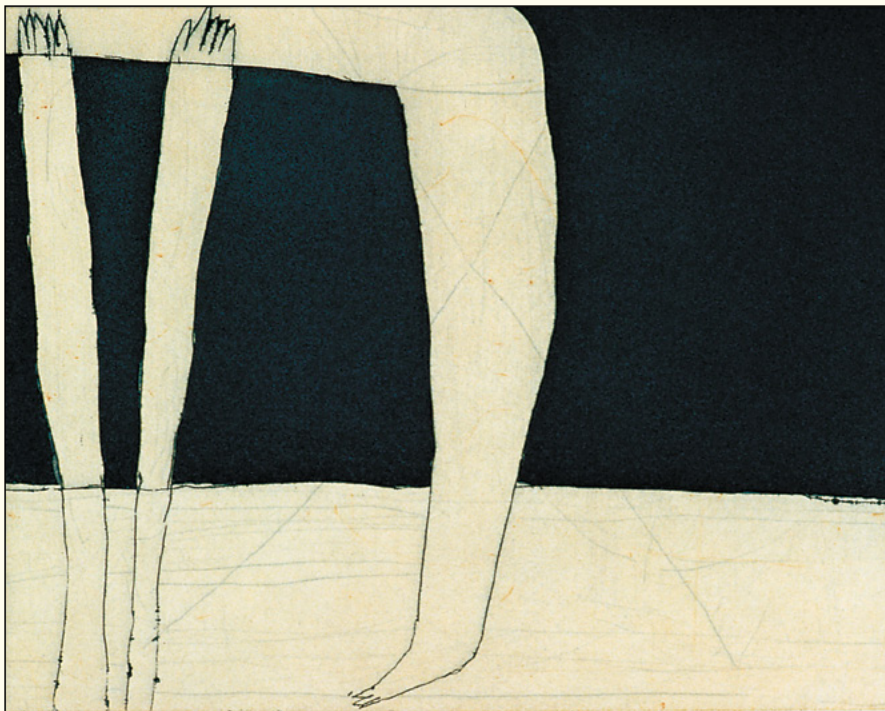


Marc Chevrier



LE TEMPS  
DE L'HOMME FINI

Boréal

COLLECTION PAPIERS COLLÉS

Extrait de la publication

Les Éditions du Boréal  
4447, rue Saint-Denis  
Montréal (Québec) H2J 2L2  
[www.editionsboreal.qc.ca](http://www.editionsboreal.qc.ca)

Extrait de la publication

# Le Temps de l'homme fini



Marc Chevrier

# Le Temps de l'homme fini

*essais*

Boréal

COLLECTION PAPIERS COLLÉS

Les Éditions du Boréal remercient le Conseil des Arts du Canada ainsi que le ministère du Patrimoine canadien et la SODEC pour leur soutien financier.

Les Éditions du Boréal bénéficient également du Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres du gouvernement du Québec.

© Les Éditions du Boréal 2005  
Dépôt légal : 1<sup>er</sup> trimestre 2005  
Bibliothèque nationale du Québec

Diffusion au Canada : Dimedia  
Diffusion et distribution en Europe : Les Éditions du Seuil

*Données de catalogage avant publication (Canada)*

Chevrier, Marc

Le Temps de l'homme fini  
(Collection Papiers collés)  
Comprend des réf. bibliogr.

ISBN 2-7646-0353-3

1. Civilisation – 21<sup>e</sup> siècle. 2. Fini. 3. Modernité. I. Titre. II. Collection.

CB428.C54 2005 909.83 C2004-942022-4

*À Hélène Laberge et à Jacques Dufresne*





## AVANT-PROPOS

### Entre les cornes de deux taureaux

Depuis que le franciscain anglais Guillaume d'Occam se révolta contre le pape Jean XXII et soumit la pensée au tranchant de son *rasoir*, le subjectif et l'objectif, le beau et le vrai ont subi en Occident une lente mais irréversible dissociation. Ce rasoir que d'Occam légua à la postérité au milieu du XIV<sup>e</sup> siècle consistait en un procédé d'économie qui devait débarrasser la pensée des raisonnements tortueux dont la scolastique l'avait encombrée. La droite raison ne devait ainsi retenir que les propositions revêtant une forme simple et irréfutable, et partant, rejeter celles qui s'avéraient incertaines ou inutilement compliquées. D'Occam le sceptique soutint que les idées générales, ce qu'on appelait alors les universaux, n'avaient d'autre réalité que les termes requis pour leur définition. Elles étaient donc reléguées au domaine des idées creuses et inconsistantes. Si le langage humain ne renvoie qu'à lui-même, entre lui et la nature s'ouvre dès lors un abîme qui ne sera pas près de se refermer.

Cette dissociation est aujourd'hui tellement achevée qu'elle paraît aller de soi. La séparation de l'objectif et du subjectif se traduit par un cloisonnement rigide des activités de l'esprit humain. D'un côté, la science, forte de ses succès et

de ses légions de chercheurs, théoriciens et techniciens de laboratoire, s'enquiert du monde pour en découvrir les lois, les causalités et les manifestations multiples. Autant que faire se peut, elle jette sur lui un regard impersonnel et communique ses résultats dans le langage convenu d'une discipline au sein de laquelle les pairs s'autocritiquent et sanctionnent les écarts de méthode, les innovations douteuses et les incongruités logiques. Dans cet univers de représentations contrôlées par les pairs, l'homme subjectif apparaît ou bien comme superflu, ou bien comme source d'erreur. Or, à l'instar de tous les autres hommes, le scientifique est une frêle créature qui mange, dort, aime et angoisse dans l'attente de la mort. De tout cela, on ne parle cependant guère, car la science n'a jamais égard aux états d'âme des simples ouvrières qui besognent dans la ruche universelle des vérités démontrées. « Un savant, écrit Allan Bloom, n'a pas à nous dire pourquoi il fait ce qu'il fait, quels sont ses motifs intimes, il cherche la vérité et ajoute le résultat de ses recherches à la somme de nos connaissances<sup>1</sup>. » Par le sacrifice de sa subjectivité, l'homme de science obtient en retour la satisfaction de savoir qu'il a prise sur le monde objectif, de s'être taillé dans l'univers du réel un domaine dont il est, avec quelques-uns comme lui, le maître.

De l'autre côté se profile le monde chatoyant du subjectif, où se sont réfugiés les arts et la littérature. Il est maintenant entendu que l'artiste et le littéraire ont abandonné l'ambition d'incarner l'homme universel qui restitue d'un coup de pinceau ou de plume la totalité de l'aventure humaine à travers une œuvre dont la signification dépasse l'époque de sa création. Il est révolu le temps où peintres et romanciers, pareils à des géographes et à des ethnologues, présentaient à leur public la société où vivaient Eugénie Grandet ou Emma Bovary, ou puisaient dans une vaste érudition pour peindre les frasques de quelques dieux antiques. L'artiste contemporain travaille sur l'unique ; il propose des représentations, des visions du monde, sans trop s'embarrasser des conventions

de jadis qui figeaient le goût et inscrivaient son art dans une pesante tradition. Loin de lui la prétention de dire le vrai par ses œuvres ; non seulement il ignore la nature ou la société, mais il s'en libère. Ce qui lui importe, c'est d'imprimer le sceau de sa personnalité dans sa création. Il s'accommode volontiers de ce que celle-ci suscite des interprétations multiples qui renvoient le lecteur ou le spectateur à sa propre subjectivité. Il parle le plus souvent de lui-même, sans fard ni horizon, par l'aveu brut de l'autobiographie, du journal intime ou de l'anecdote picturale ; ou, à l'inverse, il s'ingénie à compliquer sa propre subjectivité qu'il enserme dans un code de significations dont il est le seul à détenir la clé. S'il n'y a plus de vrai à dire, ne subsiste alors non plus de beau, dissous dans le relativisme des valeurs, des goûts et des modes. Par contre, au lieu de vérité, l'artiste préférera parler d'authenticité ; c'est à l'aune de celle-ci que son œuvre devra être jugée par le parterre des critiques. L'œuvre étant désormais liée au parcours d'une subjectivité, on s'intéressera tout autant à sa gestation, à la démarche de l'artiste qu'à l'artefact final, la sculpture, le livre ou le tableau, qui témoigne sans l'épuiser d'une créativité toujours renaissante. La réalité objective de l'œuvre d'art s'estompe donc au profit de l'expérience esthétique par laquelle l'artiste se raconte, se dévoile et pose les traces de sa signature.

Il n'y a donc pas lieu de se surprendre du peu de faveur que remporte le genre de l'essai aujourd'hui. Il se trouve en quelque sorte coincé entre le réel objectif de la science et le subjectif capricieux de l'Art. Or, écrire un essai aujourd'hui, c'est encore principalement avoir la passion du vrai. À quoi bon discuter, argumenter et polémiquer si ce n'est pour persuader le lecteur de la justesse de ses thèses. Cependant, il ne s'agit pas seulement de payer son tribut à la science, si grand soit son apport à l'essai. L'auteur ne peut se contenter de la caution facile qu'elle lui fournit pour s'acquitter de sa démonstration. Il doit aussi convaincre par sa sincérité, sa verve, sa lucidité et son humilité devant les faits, toutes

qualités de caractère qu'un essai réussi sait traduire en qualités de style. À la différence de ce qu'elle est pour la science, la langue, pour l'essai, ne se réduit pas à un simple outil de communication, à un véhicule d'idées. C'est un peu l'auteur qu'elle y met ; c'est un peu lui-même qu'il risque au fil de ses phrases qui l'exposent à tout instant aux reproches des savants et des esthètes. Sans suivre un modèle canonique du beau, l'essayiste conserve néanmoins l'idée qu'on le jugera autant sur la vérité de ce qu'il dit que sur sa manière, et il ne peut ignorer que d'autres que lui ont fait de l'essai un genre littéraire à part entière. Il échappe encore à trop de jeunes universitaires naïfs que l'essai ne consiste point à préparer le condensé d'une thèse ou à alléger de ses notes un article pour revue savante ou une communication de colloque.

Ainsi la science et l'art se conjuguent pour repousser l'essai dans une zone intermédiaire où aucun des deux ne reconnaît sa logique propre. L'écriture de l'essai paraîtra une entreprise suspecte au monde des savants qui disposent, pour faire valoir leurs idées nouvelles, de modèles de composition, de revues et de cercles qui leur sont propres. S'aventurera-t-il sur les chemins de l'essai qu'aussitôt le savant sera soupçonné de vouloir soutenir à trop bon compte des idées qui failliraient à l'examen des pairs ou de vouloir mettre de son côté le public dans la défense d'une théorie douteuse. Au mieux y verra-t-on une simple entreprise de vulgarisation, utile à l'image de la discipline, quoique sans valeur pour son avancement. Quant au littérateur contemporain, il abandonne sans regret aux sociologues, philosophes et autres spécialistes de la chose humaine la compréhension de la société. L'authenticité de ses confessions, la vraisemblance de ses personnages, eux-mêmes enfermés dans une subjectivité labyrinthique coupée du réel, pèseront plus lourd dans l'évaluation de la réussite de son ouvrage que son aptitude à représenter le monde. En principe, l'artiste n'a pas à doubler la science dans la saisie de la société contemporaine, il a toute licence pour créer à sa fantaisie des mondes imaginaires qui n'existent que le temps

d'une lecture sous les feux de la lampe. En somme, il lui appartient d'inventer de beaux mensonges, même si en réalité beaucoup d'artistes ont renoncé à l'orgueil de l'imagination pour faire de leur œuvre un simple miroir promené sur la route traversant un territoire toujours plus intime. On pratique certes encore l'essai, qui apparaît toutefois comme un genre complémentaire de la fiction ; des artistes en usent pour signifier leur rupture avec la muflerie matérialiste insensible aux créateurs ainsi que pour théoriser sur des thèmes chéris ou des délicatesses de leur démarche artistique.

La vitalité de l'essai implique donc la jonction de deux univers qui se pensent comme séparés. On voit de moins en moins aujourd'hui d'hommes de science, y compris de spécialistes des sciences sociales, posséder une solide connaissance des humanités qui aurait nourri leurs investigations et accompagné leurs méditations. De même, rares sont les littérateurs dont l'œuvre témoigne d'un souci et d'une connaissance vivante du monde baroque dans lequel est plongé l'homme contemporain. Beaucoup d'intellectuels d'aujourd'hui sont passés par la filière des sciences sociales, et non plus par celle de la philosophie, jadis la patronne de tous les savoirs. Ces sciences ont pris pour modèle les sciences de la Nature et se sont progressivement détournées des humanités. La pédagogie moderne ayant réussi à chasser celles-ci du cursus de l'école, les spécialistes des sciences sociales ont accoutumé d'évoluer dans un univers mental où la littérature est absente ou glanée çà et là, telle une naufragée cueillie sur une plage sans nom.

L'essai suppose aussi un public. Il serait malheureux qu'il soit restreint au club des professeurs de littérature et des rentiers instruits nantis de belles heures de loisir. La société moderne paraît bien peu propice à l'existence de l'honnête homme qui parvient à se dégager des ficelles de son métier, de ses soucis et de ses autres vacations journalières pour se consacrer, quelques heures par semaine, à la fréquentation de ses auteurs favoris. Ces quelques heures de loisir, d'*otium*

au sens antique, qu'il soutire héroïquement au train d'enfer de sa vie occupée, composent pour lui un havre de paix où les sentiments les mieux peints, les idées les mieux rendues, se mettent à exister comme un tableau sorti de l'ombre. Mais s'il fallait admettre tout de go que l'honnête homme n'est plus de ce monde, l'essayiste rangerait sa plume ou publierait des feuilletons pour ses aficionados. L'expérience que j'ai faite d'un magazine à modeste tirage comme *L'Agora*, dans lequel j'ai publié régulièrement articles et essais depuis plus de dix ans, m'a permis de constater qu'il existe, disséminé à travers le Québec, un public composé d'éducateurs, d'édiles municipaux, de fonctionnaires, d'étudiants et même d'entrepreneurs qui recherchent la conversation avec l'essai. L'honnête homme ne s'incarne plus dans la figure du notaire ou du pharmacien de village qui entassait les classiques reliés dans sa bibliothèque de chêne massif. Il renaît sous de nouveaux visages. C'est pour lui que j'ai rassemblé puis remanié quelques-uns des essais que j'ai publiés au cours des ans dans la revue *Argument* et dans *L'Agora* sous l'idée directrice d'un essai principal, *Le Temps de l'homme fini*. Le recueil comporte également quelques inédits.

En guise d'introduction à son autobiographie, l'écrivain français Michel Leiris a osé un petit essai dans lequel il compare la littérature à l'art de la tauromachie<sup>2</sup>. Il ne pouvait concevoir de création littéraire qui ne comporte une part de risque, un peu à la manière du toréador qui éprouve sa vérité d'être en s'exposant, dans sa confrontation corps à corps avec le taureau, au danger d'être encorné à tout instant. L'exigence esthétique à laquelle répond l'écriture se double d'une idée morale : en s'engageant tout entier dans l'écriture, l'auteur accepte de soumettre ses confessions à la sanction du réel. Cette prise de risque se fait toutefois par le truchement de l'art. De même que le toréador s'avance vers la bête paré de son brillant costume et règle ses mouvements sur un rituel qui empêche que le combat ne dégénère en boucherie, l'écrivain « sculpte » sa rencontre avec le lecteur en se soumettant

aux rigueurs du style. Il me plaît de penser que l'essayiste d'aujourd'hui est un toréador qui affronte deux taureaux à la fois. Marchant avec lenteur, bombant le torse avec panache quoique sans forfanterie, il tend une cape vers la science, une autre vers la littérature, sans savoir de quel côté viendra la première charge. Il entend déjà ces bêtes s'ébrouer d'impatience. L'une dira : « Honte à ces opinions sans validité ! », et l'autre : « Quel triste pensum que cette prose ! » D'un geste élégant, déployé sans précipitation, le toréador esquivé les estocades ; puis, une fois que les taureaux, éberlués après cette charge manquée, ont retourné leurs cornes contre lui, l'homme tend de nouveau ses capes, les bras ouverts, la tête haute, un sourire en coin mais sans triomphe.





## Le temps de l'homme fini

*La vie est triomphante et l'idéal est mort.*

VERLAINE

Dans ses *Regards sur le monde actuel*, Paul Valéry décrivait ainsi l'unification de la planète : « toute la terre habitable a été de nos jours reconnue, relevée, partagée entre les nations. L'ère des terrains vagues, des territoires libres, des lieux qui ne sont à personne, donc l'ère de libre expansion est close : plus de roc qui ne porte un drapeau ; plus de vides sur la carte ; plus de région hors des douanes et hors des lois ; plus une tribu dont les affaires n'engendrent quelque dossier et ne dépendent, par les maléfices de l'écriture, de divers humanistes lointains dans leurs bureaux. *Le temps du monde fini commence*<sup>1</sup>. » Or, après le *bornage définitif* des terres qu'il restait à découvrir, il semble qu'une autre frontière subsiste, moins visible que celles que le géographe a coutume de délimiter. Cette frontière s'est insinuée au cœur même de l'Homme et a restreint l'horizon de ses espérances. Il est peu d'observateurs qui ont remarqué cette nouvelle ligne de démarcation qui voue l'Homme à cultiver de petits lopins.

Jamais, il est vrai, n'a-t-il autant disposé qu'aujourd'hui de territoires libres pour s'affranchir des pesanteurs du passé et de la tradition, de vastes constructions où transite le chaland des consommateurs et des marchandises, de lieux pour laisser batifoler la pensée et l'art hors des canons inutiles. Voici la nouvelle clôture : l'homme fini, enfermé dans son moi, son identité et ses droits, qui ne tolère aucune référence étrangère à ses désirs, à son corps et à ses origines. En apparence ouvert à tout, l'homme fini s'est laissé enclorre dans un cocon qu'il a lui-même secrété. Cet enfermement, qui a pour cause la dégradation du sens de l'idéal, est celui d'un homme devenu narcissique et ivre de sa liberté dont il se protège toutefois en se réfugiant dans un monde peuplé d'images.

Au cours du siècle dernier, beaucoup se sont désolés de la perte du sens de l'idéal. L'un des premiers à avoir élucidé ce phénomène est l'historien américain Daniel J. Boorstin. Dans son essai précurseur *L'image ou ce qu'il advint du rêve américain*, Boorstin a dépeint le passage aux États-Unis d'une culture façonnée par les idéaux à une culture gouvernée par l'image<sup>2</sup>. Les Américains, constatait-il au début des années 1960, vivent dans une culture radicalement différente de celle de leurs ancêtres. Cette évolution procédait d'un long processus qui remontait au XIX<sup>e</sup> siècle et se manifestait bien au-delà des activités mues par les technologies de l'audiovisuel, telles la télévision et la publicité, pour toucher aussi bien les loisirs, les voyages, la politique, le journalisme que le livre. Dans toutes ces activités, Boorstin observait que les Américains avaient cessé d'exprimer des idéaux pour embrasser la pensée en images.

Il n'est pas indifférent que la pensée s'exprime par idéaux ou par images. Selon Boorstin, la pensée en images structure l'intellect comme le comportement humain. L'image est pour lui un pseudo-idéal qui tient lieu d'une réalité existant déjà dans le monde. L'image possède plusieurs propriétés. Elle est synthétique, en ce sens qu'elle est conçue « dans un but défini, pour produire une impression précise » (p. 236), comme les marques de commerce et les raisons sociales d'entreprises.

L'image est croyable, en ce qu'elle dépend des gens qui se persuadent qu'elle incarne l'institution ou la personne représentée. Elle est passive, puisque l'image reproduit la réalité ; le producteur comme le consommateur doivent se conformer à l'image plutôt que de lutter contre elle. Depuis la révolution graphique, écrit Boorstin, les images, plus nombreuses et plus vives, ont fourni les moules dans lesquels se coule la conformité nouvelle. L'image est frappante et concrète : limitée par son ambiguïté, elle doit être saisissante en faisant appel aux sens. Enfin, elle est simplifiée, dans la mesure où elle « doit être plus simple que l'objet représenté pour éviter toute fausse interprétation » (p. 245).

Par contre, un idéal, nous rappelle Boorstin, est « le concept d'une chose dans sa forme la plus excellente ou la plus parfaite — et qui n'existe que théoriquement » (p. 250). Il suppose une tension, une distance infranchissable entre lui-même et la personne qui le poursuit. Un idéal ne s'adapte pas à nos désirs, à nos pensées ou à notre volonté, alors que l'image est « taillée sur mesure ». L'idéal est « ce à quoi nous tendons de toutes nos forces » en sachant que nous ne pourrions de notre vivant l'atteindre et qu'en raison de sa perfection il est difficile de le tenir pour vrai. Produit de notre imagination, l'image s'oppose à l'idéal, qui est « l'œuvre de la tradition, de l'histoire ou de Dieu » (*ibid.*).

Depuis ces propos de Boorstin, de nouveaux médias ont étendu l'emprise de l'image sur la société et fait advenir ce que nous pourrions appeler l'écran total, à savoir la propension des sociétés technologiques à totaliser l'expérience humaine sous forme d'images de synthèse. Avec cette évolution a coïncidé la montée des sciences sociales, en grande partie relayée par les médias, lesquelles ont supplanté la religion comme référence première du discours public. Les nouveaux spécialistes de la chose humaine raisonnent un monde sans transcendance aucune qu'ils cherchent à saisir par un appareillage sophistiqué d'abstractions. Ces abstractions sont elles-mêmes des images conçues pour refléter la réalité sociale, des modèles

qui se donnent comme la copie quintessenciée du monde où nous habitons. Penser revient alors à penser l'insertion de soi dans un monde lui-même forgé par les images, dans lequel les individus, souverains, formulent des projets pour eux-mêmes ou pour la société.

Ainsi les images ne sont pas neutres. Élaborées pour décrire la réalité, elles finissent souvent par devenir le standard de la réalité. Comme si entre le fait et la norme il n'y avait qu'une simple transition. Exister dans la société de l'image revient alors à se conformer à une pléthore de clichés et d'icônes qui nous disent ce que nous sommes déjà, des images qui épousent la consistance de nos croyances, de nos valeurs et de nos identités.

Avec l'image triomphante, c'est toutefois la faculté même de concevoir des idéaux qui s'étiole. Selon Boorstin, les relations traditionnelles entre les images et les idéaux se sont inversées. « Au lieu d'envisager une image comme la représentation d'un idéal, nous vîmes dans l'idéal la projection ou la généralisation d'une image » (p. 254). L'idéal se forge donc par la projection de ce que nous connaissons déjà, comme le père idéal se mesure à celui que nous avons connu. L'idéal devient dès lors une amplification du réel, un voile gênant qui nous sépare de la jouissance du concret. D'où la méfiance à l'égard du concept même d'idéal, et le doute jeté sur tout modèle de perfection que n'importe qui peut suivre et qui nous éloigne de ce que nous sommes.

Dans la société de l'image, ne risquons-nous pas de tomber dans le piège de l'imitation sans fin de ce que nous sommes ? L'étymologie du mot dévoile la présence de ce piège au sein même du concept. Le mot « image », tiré du latin *imago*, se rapporte au verbe *imitare*, qui veut dire « imiter ». Une culture fondée sur l'image nous pousse à poursuivre notre propre fantôme, craignait Boorstin. Ce piège mérite un nom. C'est celui de la Mimesis, somptueuse déesse de la vraisemblance, de la ressemblance authentique, de la rencontre de soi avec soi. Dans la société de l'image où l'idéal se meurt, la

## Table des matières

AVANT-PROPOS • Entre les cornes de deux taureaux	9
Le temps de l'homme fini	17
Affres et délices de l'hystérie moderne	
Une invitation au technocosme	75
Les gloires de la parade	87
Le grand branloir du millénaire	109
Voyage au pays des espaces morts	115
Lamentations d'un martyr du bruit	121
Risibles racolages	131
La laideur conviviale	137

## L'horizon de l'homme fini

Le déracinement ou le mal du changement radical	145
Le feu éteint de la vie moderne <i>ou</i> l'atrophie du domaine public et du domaine privé	161
Cette transparence qui nous ressemble	173
Les anges nouveaux de la barbarie	185
Les enivrements de la science	199
CONCLUSION • Les cendres de Pasolini	223
Notes	235

Collection « Papiers collés »  
dirigée par François Ricard

Jacques Allard

*Traverses*

Rolande Allard-Lacerte

*La Chanson de Rolande*

Bernard Arcand

et Serge Bouchard

*Quinze lieux communs*

*De nouveaux lieux communs*

*Du pâté chinois, du baseball*

*et autres lieux communs*

*De la fin du mâle,*

*de l'emballage et autres lieux  
communs*

*Des pompiers, de l'accent  
français et autres lieux*

*communs*

*Du pipi, du gaspillage*

*et sept autres lieux communs*

Gilles Archambault

*Le Regard oblique*

*Chroniques matinales*

*Nouvelles Chroniques  
matinales*

*Dernières Chroniques matinales*

*Les Plaisirs de la mélancolie*

(nouvelle édition)

André Belleau

*Surprendre les voix*

*Notre Rabelais*

Yvon Bernier

*En mémoire d'une souveraine :*

*Marguerite Yourcenar*

Lise Bissonnette

*La Passion du présent*

*Toujours la passion du présent*

- Jacques Brault  
*La Poussière du chemin*  
*Ô saisons, ô châteaux*  
*Chemin faisant*  
(nouvelle édition)
- André Brochu  
*La Visée critique*
- Ying Chen  
*Quatre mille marches*
- Marc Chevrier  
*Le Temps de l'homme fini*
- Fernand Dumont  
*Raisons communes*
- Jean-Pierre Duquette  
*L'Espace du regard*
- Lysiane Gagnon  
*Chroniques politiques*
- Jacques Godbout  
*Le Murmure marchand*  
*L'Écran du bonheur*  
*Le Réformiste*  
(nouvelle édition)
- Louis Hamelin  
*Le Voyage en pot*
- Jean-Pierre Issenhuth  
*Rêveries*
- Suzanne Jacob  
*Ah...!*
- Judith Jasmin  
*Défense de la liberté*
- Jean-Paul L'Allier  
*Les années qui viennent*
- Jean Larose  
*La Petite Noirceur*  
*L'Amour du pauvre*
- Robert Lévesque  
*L'Allié de personne*  
*La Liberté de blâmer*  
*Un siècle en pièces*
- Jean-François Lisée  
*Carrefours Amérique*
- Catherine Lord  
*Réalités de femmes*
- Gilles Marcotte  
*L'Amateur de musique*  
*Écrire à Montréal*  
*Le Lecteur de poèmes*  
*Les Livres et les Jours,*  
*1983-2001*
- Pierre Nepveu  
*L'Écologie du réel*  
*Intérieurs du Nouveau Monde*  
*Lecture des lieux*
- François Ricard  
*La Littérature contre elle-même*
- Yvon Rivard  
*Le Bout cassé de tous les chemins*
- Georges-André Vachon  
*Une tradition à inventer*
- Pierre Vadeboncoeur  
*Essais inactuels*







MISE EN PAGES ET TYPOGRAPHIE :  
LES ÉDITIONS DU BORÉAL

ACHEVÉ D'IMPRIMER EN JANVIER 2005  
SUR LES PRESSES DE TRANSCONTINENTAL IMPRESSION,  
IMPRIMERIE GAGNÉ, À LOUISEVILLE (QUÉBEC).



Comme le notait Paul Valéry, le xx<sup>e</sup> siècle a marqué pour l'Occident le commencement d'un temps radicalement nouveau, celui du *monde fini*. Ayant été entièrement explorée, parcourue, cartographiée, la terre que l'homme habitait cessait de lui apparaître comme un milieu infiniment ouvert où retentissait l'appel de l'inconnu ; c'était désormais un territoire balisé, aux frontières précises et indépassables. Or cette entrée dans la finitude, cet effacement des horizons lointains est également ce qui caractérise le plus profondément la psyché et l'existence des sujets modernes que

*Titulaire d'un doctorat de l'Institut d'études politiques de Paris, Marc Chevrier est professeur de science politique à l'Université du Québec à Montréal. Des versions de certains des essais réunis ici ont paru dans les revues Liberté, Argument et Agora.*

nous sommes. La mort de Dieu, la liquidation des mythes, la disqualification générale des idéaux de tous ordres, cette sécularisation radicale par quoi se définit notre modernité et qui fait de nous des êtres libérés de toute dépendance comme de toute culpabilité et de tout regret à l'égard de quoi que ce soit qui nous dépasse et nous tire hors de nous-mêmes, c'est ce que l'auteur de ce livre appelle *le temps de l'homme fini*. Un temps à la fois

tragique et risible, dont les manifestations touchent tous les aspects de la vie qui est aujourd'hui la nôtre, de l'éducation à la politique, de la publicité à l'architecture, de l'urbanisme à l'organisation familiale, de l'idéologie aux arts. Un temps qu'il ne s'agit ni de célébrer ni de déplorer, mais bien de comprendre et d'habiter avec autant de courage que de lucidité.

Écrit dans une langue aussi vive qu'élégante, trouvant son inspiration aussi bien dans l'observation minutieuse de la vie sociale que chez les grands auteurs, ce livre tient à la fois de l'étude sociologique et de l'essai, au sens le plus juste — et donc le plus problématique — du terme. Il propose sur l'état actuel du monde (et du Québec) un regard à la fois pénétrant et passionné, très critique, certes, souvent même corrosif, mais non dépourvu d'espoir.